



HAL
open science

Le genre et le sexe comme objets géographiques

Yves Raibaud

► **To cite this version:**

Yves Raibaud. Le genre et le sexe comme objets géographiques. Sexe de l'espace, sexe dans l'espace, Acte du colloque de Doc'Géo, May 2007, Pessac, France. pp.97-105. halshs-00333360

HAL Id: halshs-00333360

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00333360>

Submitted on 2 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Journée Géographie et sexe juin 2007 ADES-CNRS

« Le genre et le sexe comme objets géographiques »

Yves Raibaud, y.raibaud@ades.cnrs.fr

Il va falloir encore faire le deuil de l'idée de nature. Beaucoup de géographes doutent qu'il existe un « milieu naturel » et nombreux sont ceux aujourd'hui qui imaginent la « nature » comme un simple construit, voire comme un processus permanent de construction. L'interrogation sur le sexe aboutit à peu près aux mêmes débats : à la constatation brute que la différence biologique entre hommes et femmes est réelle ne cesse de s'opposer le doute sur les fondements naturels des différences entre hommes et femmes dans les rôles sociaux, les humeurs, les modes de vie, les façons d'occuper l'espace. Comme sur d'autres sujets de recherche c'est le décentrement du point de vue de chercheur.e.s n'appartenant pas aux catégories dominantes (ici les chercheur.e.s féministes¹, puis homosexuel.le.s) qui fonde la critique en dénonçant d'une part les préjugés et les représentations normatives, d'autre part la production de savoirs naturalisant les rapports sociaux de sexe et leur corollaire le plus fréquent, la domination masculine.

Le sexe serait-il biologique et le genre un construit social ? Dans ce cas l'hétéronormativité est la volonté de faire coïncider sexe biologique et genre et de considérer que le refus par un individu de cette coïncidence est contre nature ; selon les cas le.la déviant.e peut être toléré.e, « soigné.e » (M. Foucault, 1984) ou exclu.e si l'on considère qu'il.elle s'attaque au fondement du pacte social. Les études de genre prises sous cet angle sont centrées sur la description des incidences de la variable « sexe » sur l'appréhension des phénomènes économiques, politiques, culturels, sociospatiaux ; éventuellement sur les discriminations et inégalités qu'elles révèlent ; plus rarement sur la description de destins contrariés par la norme de sexe, montrant les bornes imposées par une société hétéronormative, le plus souvent patriarcale, virile ou homophobe.

Le sexe est-il seulement biologique ? La sexualité, l'érotisme, la pornographie, leurs interfaces sociétales (art, publicité, médias), les nouvelles formes de sociabilités sexuelles ludiques et récréatives (*chat*, sites de rencontres, plages, clubs et lieux de dragues) relèguent au niveau symbolique les fonctions physiologiques liées à la reproduction, même s'il va de soi que ceci concerne inégalement les communautés et les sociétés qui acceptent plus ou moins une autonomie de l'individu dans ce domaine. L'affirmation répétitive de la nature biologique du sexe apparaît dans ces conditions comme un construit social produisant des croyances sur la naturalisation des rôles sexués (J. Butler, 1996).

Peut-on opposer une géographie du genre à une géographie du sexe ? La géographie du genre serait plutôt centrée sur les pratiques sociales, les rapports sociaux de sexe et les inégalités qui en découlent, par exemple sur la condition des femmes entre le Nord et le Sud, entre le centre et la périphérie des grandes villes ou la cartographie des législations plus ou moins tolérantes par rapport à l'homosexualité. La géographie du sexe serait, elle, plus centrée sur les représentations sexuées des espaces en rapport avec la sexualité des individus et des groupes : lieux et territoires érotiques ou anxiogènes pour les « hommes et femmes hétéros-lesbiennes-gays-bi-trans-ou-en-questionnement

¹ Ma position est ici celle d'un chercheur proféministe, quelle que soit mon « identité » sexuelle.

(LGBTQ) ». La géographie du genre serait alors plutôt une géographie sociale, la géographie du sexe une géographie culturelle, l'une fondée sur une approche plutôt constructiviste, l'autre une géographie des représentations fondée sur l'individualisme méthodologique. La proposition d'utiliser ces approches comme des polarités plutôt que de les opposer m'arrange pour la suite de ce texte, même si je reste intimement convaincu que le construit social, en matière de sexe, reste prééminent.

1. Masculin, féminin et hétéronormativité sur les espaces

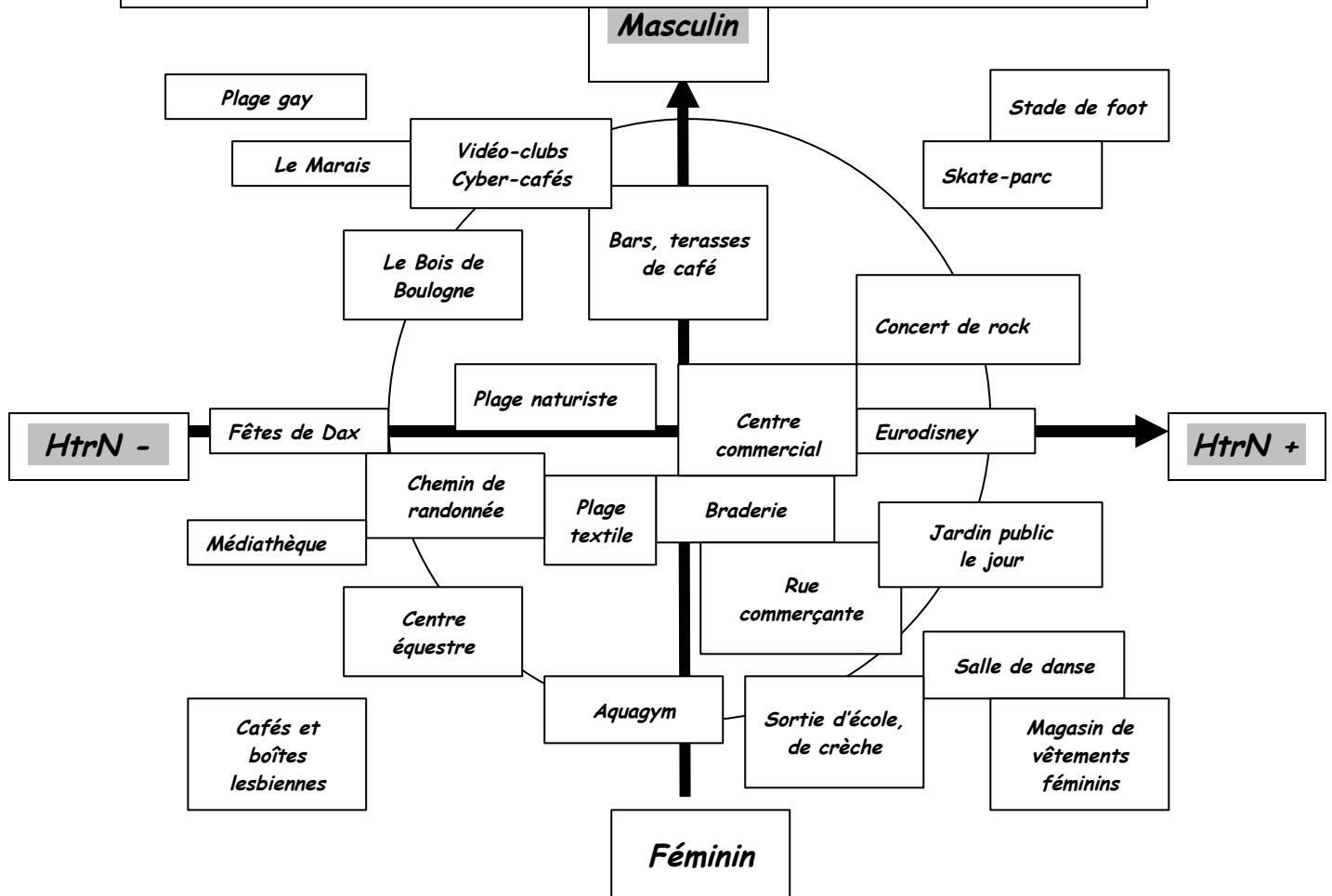
S'il existe une utopie dans le domaine de la géographie du genre et/ou du sexe, c'est bien celle de la *queer theory* (J. Butler, 2006) : un « espace-temps » imaginé à travers les rapports entre humains quels que soient leur sexe « *mais que, pour l'instant, on nomme encore les rapports hommes-femmes, hommes-hommes, femmes-femmes* » (D. Welzer-Lang, 2004, p.338). Même si cette utopie peut rester à la fois un horizon et un paradigme pour la recherche, la *queer theory* est trop radicale pour fonder en géographie une démarche descriptive qui tienne compte de la réalité des pratiques sociales de genre et/ou de sexe engagées ici et maintenant dans la production d'espaces. Il faut donc repartir du schéma binaire masculin-féminin de la société traditionnelle (extérieur-intérieur, fort-faible, dessus-dessous, sec-mouillé...) mais cette sexuaction des espaces montre assez rapidement ses limites. Les quartiers gays peuvent être masculins et décliner de multiples facettes de cette masculinité, cuir vs drag-queen par exemple (D. Eribon, 1999). Différentes formes de féminité peuvent s'exprimer sur les lieux de pratiques sportives (de la gymnastique rythmique et sportive au foot et rugby féminin), les plages peuvent être plutôt féminines textiles ou hétéronaturistes ou lesbiennes/gays (E. Jaurand, 2005), séquencées par tronçons aux frontières poreuses (fig.3).

Si le schéma masculin-féminin ne rend pas bien compte des espaces sexués, il ne prend pas plus en compte non plus les espaces où hommes et femmes (et LGBTQ) se côtoient et se rencontrent. Plus proche de la *queer theory* le concept d'hétéronormativité (M.H. Bourcier, 2004) distingue les espaces selon leur plus ou moins grande conformité au modèle social hétérosexuel dominant fondé sur la naturalisation des rôles sociaux de sexe et par conséquent, sur l'homophobie (lesbophobie, biphobie, transphobie...).

L'articulation de ces deux critères (masculin/féminin, hétéronormativité + et -) peut permettre de lire autrement les espaces ou en tous cas de ne pas les surconstruire dans l'hétéronormativité. Si l'on prend l'exemple du quartier du Marais à Paris, dire que c'est un quartier homosexuel ne rend pas compte de la continuité qu'il peut y avoir entre une vie homosexuelle et hétérosexuelle nocturne marquée par une libido masculine (R. Révenin, 2007). Dire que c'est un quartier masculin ne rend pas compte non plus de sa spécificité qui en fait un lieu d'accueil et de rencontre pour les homosexuels, ce que ne sont pas un stade de foot, un skate-parc ou un concert de hard-rock (Y. Raibaud, 2005). Musées, médiathèques et centres équestres sont plutôt fréquentés par des femmes sans que ces lieux soient de façon caractéristique hétéronormatifs ce qui sera le cas d'une salle de danse ou d'un magasin de vêtements pour femmes dont les enjeux sont le façonnage du corps féminin et le travestissement nécessaire au rôle de sexe.

Cette double articulation pourrait s'exprimer sous une forme « bourdieusienne » (donc dans une vision assez constructiviste) sous la forme de la figure ci-dessous (figure 1). Si je prends volontairement comme thème les espaces du « temps libre » (hors travail et temps physiologiques tels que repas et sommeil, J. Dumazedier, 1962), c'est pour y intégrer les caractéristiques des sociétés post-modernes (société du libre choix de l'individu, principe d'égalité) en ce qu'elles se sont éloignées de l'idéal-type de la société traditionnelle telle que décrite en préambule de « La domination masculine » (P. Bourdieu, 1998): une société hétéronormative partagée entre univers masculin et un univers féminin.

Figure 1 Typologie des espaces sexués et genrés, par degré de masculinité/féminité et d'hétéronormativité (HtrN + et -) dans l'espace public et le temps des loisirs



2. Géographie du sexe : érotisme et anxiété

Cependant rendre compte de l'espace uniquement par les pratiques sociales (fussent-elles sexuelles) réduit considérablement la compréhension de ce qui se trame sur ces espaces. Il est donc intéressant d'envisager la géographie du sexe telle que définie au début de cet article comme une géographie des représentations d'une part, une géographie culturelle d'autre part car ces représentations sont sans cesse informées, on pourrait presque dire saturées de messages sociaux plus ou moins explicites. J'emprunterai de façon très lointaine à la psychanalyse freudienne la dialectique eros / thanatos pour organiser les représentations des territoires liés à la sexualité des individus. Si j'ai gardé l'idée d'érotisme comme « recherche variée de l'excitation sexuelle » je n'ai pas retenu l'idée de peur de la mort, trop forte à mon avis, mais celle d'anxiété comme « état psychique caractérisé par l'attente d'un danger imminent, accompagné de malaise, de peur et de sentiment d'impuissance » (Larousse, 1998). Celui-ci me semble bien rendre compte des enjeux croisés qui se nouent dans les relations entre êtres humains sur les espaces privés et publics.

Au prix d'un contrôle fort des pulsions et des déviances, source de souffrances, on peut considérer que l'individu appartenant à une société traditionnelle idéal-typique est libéré d'une

certaine anxiété. Les choix sexuels sont restreints ; le plaisir, canalisé dans un rôle reproductif, est principalement réservée aux hommes ; le territoire du choix sexuel est limité, même s'il existe au-delà de celui-ci des lieux fantasmés où les normes sont moins strictes: l'érotisme est réservé au déplacement en ville, à la visite à la famille éloignée lors d'un mariage ou au grand voyage (pèlerinage) qui peuvent tolérer une fois ou l'autre les écarts qui confirment la règle.

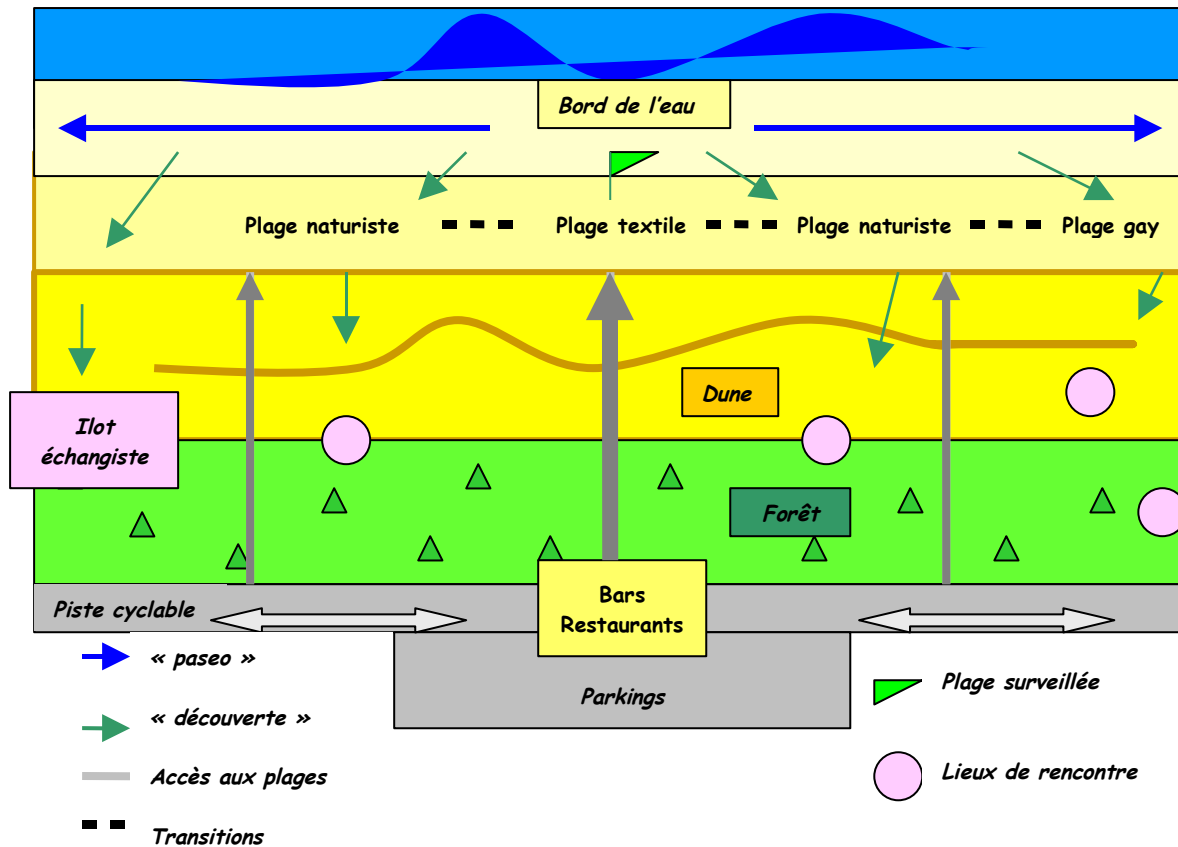
L'angoisse de l'individu contemporain est structurelle. Le mariage d'amour, la possibilité du divorce, la dissociation de la sexualité et de la reproduction, la tolérance des sexualités différentes, l'injonction au plaisir sexuel partagé sont quelques unes des étapes qui ont jalonné la construction d'un individu « postmoderne » dont une des tâches est la réalisation de soi (J. Mossuz-Lavau, 2002). La vie urbaine multiplie les possibilités de connexions, devenues sans limites par le développement des technologies de l'information et de la communication. La mobilité est devenue une des conditions de la vie moderne, les voyages se sont routinisés, les loisirs se développent, les vacances sont un droit (J.P. Augustin, 1995).

La mise en concurrence des lieux de résidence et des destinations touristiques sur le marché participent à l'érotisation des déplacements : beaux quartiers, maisons de campagnes, stations de ski, îles, plages, carnivals et fiestas, vie nocturnes des métropoles touristiques, beautés créoles. Ces représentations largement diffusées et partagées par tous fonctionnent de façon itérative dans la hiérarchisation des territoires, creusant l'écart entre les espaces érotiques et les espaces anxio-gènes, exacerbant les tensions entre ceux qui ont la possibilité de partir ou de choisir leur lieu de résidence et ceux qui ne l'ont pas ou peu. Les territoires érotiques ne sont pas un simple construit : ils s'érotisent par l'expérience répétée que les individus en ont et les récits qu'ils construisent. L'exemple de la plage de P. montre comment fonctionne un territoire érotique complexe.

Territoires érotiques

La plage de P.(fig.2) sur la côte Atlantique est une immense plage sauvage, faiblement urbanisée dans un site protégé, dont l'accès est facilité par la présence de parkings, d'une piste cyclable goudronnée parallèle à l'océan et de nombreux chemins aménagés qui traversent le cordon de dune. L'accès central où se trouvent les quelques commerces (cafés, restaurants, articles de plage) donne sur la plage surveillée dite « textile » (non naturiste), familiale et mixte. De chaque côté l'usage tend à organiser de façon discrète des espaces repérés dans les guides et revues spécialisées : naturisme, plages gays, zones échangistes. Plusieurs éléments facilitent cette organisation. Le premier est l'aspect rectiligne de la côte Aquitaine, favorisant en bord de mer une déambulation que j'ai nommée paseo par analogie avec les promenades de soirée dans les villes espagnoles. Le paseo peut être le support d'une activité discrète de voyeurisme/exhibitionnisme dont les règles ont été décrites (J.D. Urbain, 1995, J.C. Kaufmann, 1998). Il définit le mode de circulation des individus qui leur permet de repérer les espaces (textiles, naturistes, gays...) d'un point de vue extérieur avant d'oser une bifurcation de type « découverte ». Le deuxième est un cordon de dunes favorable à une installation plus discrète que sur le rivage. Le troisième est la présence d'une forêt assez dense (pins maritimes et buissons) où peuvent s'aménager des caches pour les rencontres. A cette organisation topologique en profondeur qui permet la graduation des conduites érotiques répond une organisation conventionnelle horizontale régie par l'usage et autorisant les transitions. De même que l'installation textile en zone naturiste ne dérange pas, la présence hétéro en zone gay est acceptée. Cependant l'installation dans la dune ou en forêt peut être considérée comme une affirmation et appeler la « drague ». Dans tous les cas il s'agit d'une économie des conventions n'impliquant pas d'obligation ni de rapport a priori violent ou forcé (Y. Raibaud, 2007).

Figure n° 2 La Plage de P. (Gironde) sur la côte Aquitaine.



Cette organisation de l'espace favorisée par la faible densité de population montre d'une part une division faible entre espaces masculins et féminins et l'aspect poreux des espaces hétéronormatifs et non hétéronormatifs. Seule la plage surveillée est « textile », c'est-à-dire qu'on y cache les organes sexuels qui marquent les différences biologiques entre sexe². L'érotisme n'est pas uniquement virtuel ou fantasmé, il se nourrit des espaces de liberté qu'une minorité occupe aux alentours et qui sont potentiellement accessibles à tous. L'expérience possible de la plupart des sexualités fait de cette plage un lieu d'interrogation de l'identité sexuelle pour chaque individu. La plage du P., de ce point de vue, montre bien ce que peut être la polarisation érotique extrême d'un territoire. Il permet d'imaginer de cette façon l'attrait symbolique des rivages pour la population mondiale dans une transition de l'individu vers la postmodernité.

Territoires anxieux

On ne peut évidemment pas réduire l'attrait du littoral aquitain au seul exemple de la plage de P. Certains segments du littoral sont portés socialement et économiquement par des activités moins explicitement érotiques et plus hétéronormatives comme les sports de glisse (*surf*, kayak de mer, *moorey*, *kitesurf*...), le nautisme, la pêche... Je poserai donc par hypothèse que la plage de P. est un espace idéal-typique dans la perspective d'un modèle de polarisation entre espace érotique et espace anxieux. Que certains lecteurs-trices m'excusent s'ils trouvent glauque plutôt que paradisiaque le modèle proposé ci-dessus. Je cours à présent le risque de me faire des ennemis puisque je vais décrire comme idéal-type d'espace anxieux la rue St Jean dans la ville de Constantine (Algérie) et le skate-parc de G., banlieue de Bordeaux. Dans le premier cas, l'espace décrit, bien qu'hétéronormatif, n'est

² Ce qui contribue à souligner les différences de sexe par un travestissement symbolique hétéronormatif.

anxiogène que pour les femmes et sur un segment de territoire. On peut d'autre part penser qu'il est construit par la tradition. Dans le second il est plutôt anxio-gène pour les femmes et pour les garçons qui ne montrent pas des signes extérieurs de virilité. Même s'il correspond à une mode largement diffusée par les médias et adoptée par les jeunes, il est pensé et construit par l'institution.

La rue Saint Jean

Constantine est une ville importante du Maghreb. Dans cette ville la rue Saint-Jean est une rue commerçante très animée qui a une histoire qui date de l'époque coloniale. Organisée par l'usage en plusieurs segments, elle est actuellement investie par les pratiques libérées des deux sexes. L'architecte Redjel Nadia (R. Nadia, 2006) a filmé les circulations sur plusieurs segments de la rue, puis interrogé les femmes.

Dans un premier segment, la rue commerçante est occupée par des commerces traditionnels (épiceries, boucheries, bazars...) et par de nombreux cafés uniquement masculins dont les terrasses occupent la totalité des trottoirs. Les femmes sont voilées et marchent sur la rue pour les éviter (ni trop vite pour ne pas montrer la peur, ni trop lentement pour ne pas donner l'impression de vouloir attirer les hommes). Lorsqu'elles ne vont pas vers la deuxième partie de la rue, les jeunes femmes se font souvent accompagner par un petit frère ou une petite sœur pour faire croire qu'elles sont mariées.

Le deuxième segment est occupé par des boutiques de vêtements, de son, vidéo, multimédia, cinémas, bars « modernes ». Les jeunes y sont habillés à l'européenne, les femmes ne sont pas voilées et ont souvent les cheveux détachés. La transition entre les deux quartiers est progressive. Les toilettes et les cabines d'essayage des salons de thé et des grands magasins de mode permettent aux jeunes femmes d'ôter voiles et robes traditionnelles sous lesquelles elles sont habillées en jeans. Les jeunes garçons ont une attitude tolérante, la drague se fait dans les deux sens.

La rue Saint Jean est un espace hétéronormatif mixte qui propose deux versions des rapports hommes-femmes. Le premier segment est marqué par la prééminence des hommes dans l'espace public ; les femmes échappées de l'espace privé sont travesties et se donnent à voir en tant que telles avec leurs attributs féminins au regard des hommes. Le regard des hommes, autorisé par la pudicité du costume des femmes, est insistant. Les femmes doivent y répondre par un comportement normé qui indique qu'elles ne sont pas disponibles. Elles racontent toutes leur anxiété devant cette situation, au point même de défendre l'utilité du voile comme une protection et une sécurité. Les toilettes et les salons d'essayage marquent la transition vers le deuxième segment de la rue où les femmes dominent. Les garçons eux aussi changent de costumes et d'*habitus* car les règles de relations changent.

Si les entretiens faits par R. Nadia montrent clairement le caractère anxio-gène du premier segment et érotique du second segment pour les jeunes femmes, on peut supposer à un moindre degré que c'est l'inverse pour les jeunes hommes qui peuvent éprouver un sentiment de malaise et d'impuissance devant une inversion des rapports sociaux de sexe (mais aussi une ouverture vers les espaces fantasmés du Nord). L'homosexualité et les autres formes de sexualité sont invisibles et réservées à des lieux cachés ou clandestins³.

³ Voir également sur un sujet proche l'excellente communication de Gildas Coignet sur la ville d'Amman en Jordanie (G. Coignet, 2007)

Les skate-parcs de G.

G. est une commune de la périphérie de Bordeaux marquée par des taux supérieurs à la moyenne en terme d'habitat social, chômage des jeunes, familles monoparentales, population étrangère. Ce n'est cependant pas une commune très marquée par la violence des jeunes et l'insécurité. On peut penser que cela est du au fait que les municipalités successives ont mis en place depuis des années des politiques d'animation et de prévention. L'idée qu'il convient de canaliser la violence des jeunes vers des activités positives est le credo de la mairie et des professionnelles.

La création de skate-parcs et de cités-stades d'accès libre répond à ce souci et est plébiscitée par les jeunes. L'étude des skate-parcs de G. (quels que soient les quartiers) montrent qu'ils sont fréquentés presque exclusivement par des garçons. Les femmes contournent largement ce lieu, certaines jeunes filles y viennent avec leur copain attiré ou entre copines proches de la bande des garçons pour les regarder. Les filles qui pratiquent le skate (5%) sont bien acceptées car elles sont en général performantes et qu'elles ont adopté les tenues et les comportements des garçons. Draguer les filles qui sont assises sur les murets est mal vu car elles ne viennent en général que si elles sont déjà avec un garçon (celles qui viennent seules sont censées « chercher l'aventure »).

Le skate-parc est constitué comme une « maison des hommes », c'est à dire comme « un espace monosexué dont l'enjeu est la production et la consolidation de l'identité masculine » (D. Welzer-Lang, 2004, p.305). Les garçons ne portent aucune protection et se défient, au risque de la chute et de la blessure. Les garçons maladroits ou peu sportifs qui ne peuvent pas montrer des signes extérieurs de virilité évitent le lieu, plus encore que les filles. Dans un des skate-parcs de la ville, une piste junior a été construite pour les petits. Les mamans y emmènent leurs petits garçons le mercredi et le dimanche après-midi, montrant bien que ces nouvelles pratiques ont été intégrées dans la formation des garçons, au même titre que les sports collectifs ou les arts martiaux. Enfin dans certains quartiers de G., les skate-parcs sont un lieu de rencontre nocturne entre dealers et jeunes consommateurs de drogues. (Y. Raibaud, 2007)

Les skate-parcs de G. sont donc des lieux masculins très hétéronormatifs. Ils sont neutres ou faiblement érotisés pour les garçons⁴. Plutôt anxiogène pour les filles, ils peuvent être également érotiques pour elles car s'y donne à voir la « masculinité comme noblesse » (P. Bourdieu, 1998). L'attention des garçons se porte en effet moins sur les filles que sur la compétition qui les oppose. Le souci de contrôle social, caractéristique des politiques publiques urbaines, partant du diagnostic d'anomie des jeunes dans la ville, hypersocialise les jeunes garçons de façon préventive dans la construction d'un cadre masculin hétéronormatif (D. Lapeyronnie, 1999). On peut imaginer que ce cadre est fait pour être compatible avec les autres modes de régulation institutionnelle dans la ville (éducation, police, santé, travail/chômage). Lorsqu'il est situé dans des quartiers d'habitat social périphérique, le skate-parc s'inscrit souvent dans la continuité d'espaces dans lesquels les hommes sont dominants. La virilité étant un attribut des hommes dans leurs relations au monde, la question de leur présence dans les espaces publics pose alors problème : « Certains espaces de quartiers où les filles, les femmes et les jeunes qui ne montrent pas des signes redondants de virilité sont soumis aux risques d'agression et de viols ne sont plus des espaces publics. Ils fonctionnent comme des

⁴ Au contraire des lieux de répétitions des musiques amplifiées (rock, rap) fermés où le sexe est présent dans les noms de groupe, les textes, les blagues, les revues et cassettes pornos échangées et autres pratiques masculines : le corps découpé et fantasmé de la femme sert d'objet transactionnel qui marque les limites de l'amitié virile par la construction d'une identité masculine homophobe (Y. Raibaud, 2005).

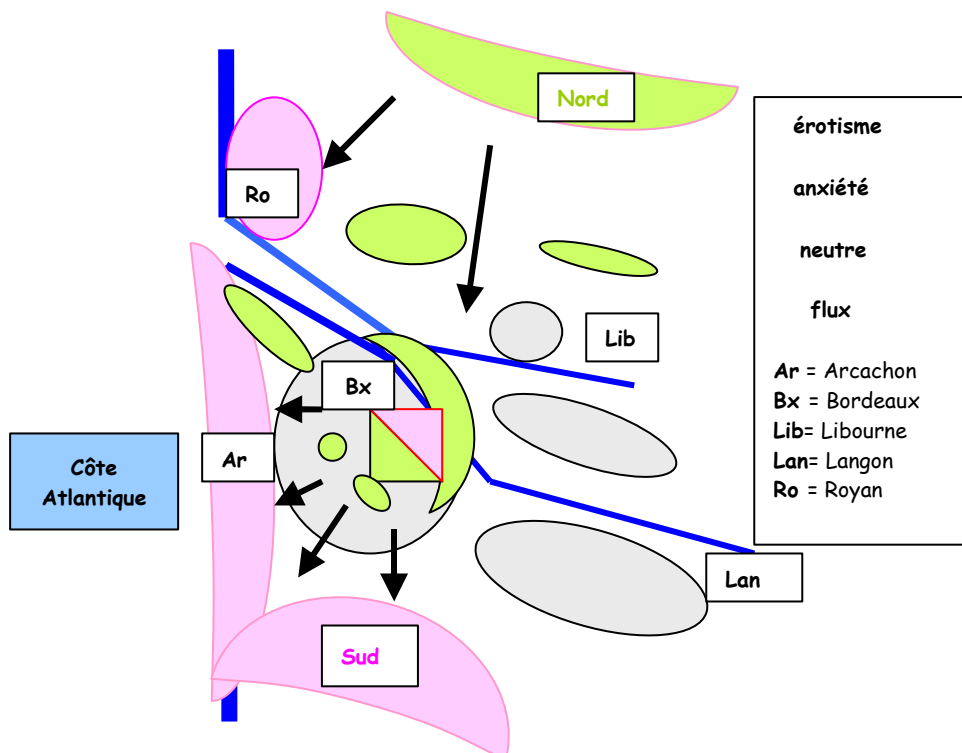
excroissances des espaces privés où les hommes dominants peuvent imposer leur loi » (D. Welzer-Lang, 2004, p.330).

3. Perspectives

Si l'on veut tenter de projeter ces analyses et ces représentations à une échelle territoriale plus large, il faut considérer la description de territoires idéal-typiques érotiques et anxieux plus comme un indicateur de flux, de frontières et de passages entre espaces (ce que montrent déjà les études de cas précédentes) que comme une catégorisation structurant les territoires. D'une part l'érotisation des espaces est aussi diverse que ne l'est la sexualité des individus. D'autre part les mêmes lieux peuvent être érotiques ou anxieux selon les individus qui les fréquentent : des quartiers entiers de ville spécialisés dans le « plaisir » sont inaccessibles aux femmes qui ne sont pas des prostituées, un quartier gay peut être stressant pour un homme hétérosexuel, un lieu échangiste peut paraître érotique pour un individu d'un couple et anxieux pour l'autre, l'ethnicité peut être vécue comme érotique ou anxieux etc. Enfin il faut envisager la catégorie « neutre » intermédiaire entre érotisme et anxiété qui recouvre probablement la plus grande partie des espaces à certaines heures de la journée et à certaines périodes de l'année.

Ces réserves étant faites, l'opposition érotisme/anxiété proposée dans les exemples cités ci-dessus peut permettre d'analyser plus précisément certains phénomènes structurels. On peut penser par exemple que l'étalement des métropoles vers les espaces littoraux procède de ces représentations (balnéotropisme). Le verso de la plage, c'est la ville, la banlieue : à l'embrasement des banlieues pendant l'été 1981 la politique de la ville répond dès sa fondation par la mise en place de dispositifs pour « évacuer » la cité et emmener les jeunes vers la plage. L'initiative « Paris-plage » part du même principe. La ville érotise les berges de la Seine en substituant à une circulation automobile stressante et problématique une plage de sable fin occupée par une foule dévêtue. Dans ces deux cas la plage est idéalisée : d'un côté elle stigmatise un peu plus la banlieue qu'on fuit, de l'autre elle travestit et valorise le centre-ville patrimonial et touristique. La polarisation érotique de la plage fonctionne à plein pendant la période estivale marquée par les migrations d'un Nord censé être pluvieux et anxieux vers un Sud ensoleillé et érotique. C'est ce que j'imagine par exemple sur cette carte de la Gironde (fig.3).

Fig 3, Gironde - Hypothèse de cartographie sur l'axe érotisme-anxiété : zones fantasmées positives ou négatives, zones neutres,



Quelques protocoles pour avancer dans la recherche?

Genre : le premier protocole nécessaire pour aborder la géographie du genre consiste à refuser la neutralité du discours qui fait de l'homme un universel, du masculin la généralité et du féminin la variante. On prendra donc le parti d'écrire de façon systématique « le.la consommateur.trice » les profession.nel.es » pour acter de cette volonté de déconstruire les méta-langages construits sur la naturalisation des rôles sexués et questionner à égalité le masculin et le féminin. Le deuxième protocole consiste à ne plus parler « des » genres mais « du » genre comme expression des « rapports sociaux de sexe » marqués par la domination masculine. Le troisième protocole consiste à prendre pour hypothèse que le construit social de genre est fondé sur l'hétéronormativité qui attribue à chaque sexe des rôles et produit de façon permanente de la connaissance légitimant la « naturalisation des rôles sexués ». La catégorie LGBTQ (lesbienne-gay-bi-trans et en questionnement) en évitant avec humour la marginalisation de la « question homosexuelle » (M.H. Bourcier vs Eric Fassin) déconstruit et enrichit la notion de genre dans la perspective utopique de la *queer theory*.

Sexe : le premier protocole pour aborder la géographie du sexe est de considérer séparément l'aspect biologique du sexe (un réel possiblement exploitable par les sciences dites dures, J.F. Staszack, 2005)⁵ et son aspect culturel : on parlera du sexe dans son acception populaire celle qui est liée au plaisir, au désir, à la libido, à l'amour, mais aussi à l'inverse au déplaisir, à la frustration, à l'anxiété, à la violence. Le deuxième protocole consiste à envisager que rien n'est plus culturel que le sexe puisqu'il est un des principaux fondements de la construction identitaire de l'individu dans la famille, la communauté ou la société. Le troisième protocole consiste à imaginer que la variable culturelle du sexe est devenu un élément central de la distance de plus en plus grande qui sépare les sociétés traditionnelles des sociétés modernes et postmodernes.

Ce dernier constat nous fait poser l'hypothèse que la dimension culturelle du sexe devient une composante majeure de la construction de l'individu postmoderne. Elle consacre l'évolution d'une « société (...) qui donnait une cohésion aux espaces et assignait à chacun son statut et son rôle en dictant ses comportements et ses croyances (vers) une société (...) qui amène l'individu à chercher dans des groupes et des lieux divers un sens à son existence » (J.P. Augustin, 1998, p.12) L'érotisme se présente aujourd'hui comme une proposition culturelle variée dans le temps et sur les espaces de loisirs. On peut penser qu'il fait partie de ces pratiques culturelles qui sont à l'œuvre dans les processus d'« invention de soi » (J.C. Kaufmann, 2004) : l'individualisation demandant un travail permanent de construction de sens, l'individu nomade serait poussé à rechercher les situations émotionnelles variées nécessaires à la réalisation de soi. Le bouleversement des relations individuelles qui en résulte est la cause de changement structurel des espaces vécus sur lesquels se déploient de nouvelles représentations, se développent de nouvelles économies et qui interrogent la sphère politique aussi bien en terme de réglementation des rapports interindividuels que d'aménagement des espaces publics (Di Méo, 1998). Genre et sexe sont bien de ce point de vue des « pratiques et des représentations géographiantes » (J.F. Staszack, 2007) qui peuvent s'inscrire aussi bien dans les méthodes et les approches de la géographie sociale que dans celles de la géographie culturelle.

Bibliographie

- Badinter, XY, *de l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992
 Barthe F. et Hancock C. (dir), *Le genre, constructions spatiales et culturelles*, *Revue Géographie et cultures* n°54, 2005
 Butler J., *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2006
 Bourdieu P., *la domination masculine*, Paris, Seuil 1998.
 Bourcier, M.H., *Queer zone 1 et 2*, Paris, ed ;Amsterdam, 2004
 Brown, M.P. *Closet Space. Geographies of metaphor from the body to the globe*. Londres, Routledge, 2000,
 Coignet G., *Sexuation spatiale à Amman en Jordanie*, Communication journée doctorale, juin 2007, Bordeaux
 Coutras J., *Crise urbaine et espaces sexués*, Paris, Armand Colin, 1996
 DiMéo G., *Géographie sociale et territoires*, Nathan, Paris, 1998
 Dumazedier J., *Vers une civilisation du loisir ?* Paris, Seuil, 1962
 Erribon D., *Réflexion sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999

⁵ L'opposition dur-mou ne fait-il pas partie des archétypes masculin-féminin ? Les sciences dures ne seraient-elles pas dans ces cas des sciences masculines ?

- Foucault M., *Histoire de la sexualité*, 3 tomes, Paris, Gallimard, 1976-1984
- Fassin E., *L'inversion de la question homosexuelle*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005
- Gillet J.C., Raibaud Y., *Mixité, parité, genre et métiers de l'animation ?* Paris, L'Harmattan, 2006
- Jaurand E., Territoires de mauvais genre ? les plages gays, in *revue Géographie et Culture n°54*, p. 71-84
- Kaufmann J.C., *Devoir s'inventer*, entretien recueilli par Molénat X., in *Sciences Humaines n°154*, nov 2004
- Lahire B., *La culture des individus, dissonances culturelles et distinction de soi*, La Découverte, Paris, 2004
- Lapeyronnie D., Violence et intégration sociale, in *Hommes et migrations n° 217*, jan.fév 1999, p. 43-54
- Lévy, J., Lussault, M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003
- Maffésoli M., *Du nomadisme*, Paris, Livre de poche, 1997
- Mossuz-Lavau J., *La vie sexuelle des français*, La Martinière, 2002
- Raibaud Y., *Territoires musicaux en région*, Pessac, MSHA, 2005
- Raibaud Y., Des lieux construits par le genre, in *revue Géographie et Culture n°54*, p.53 à 70, 2005
- Raibaud Y., Genre et loisirs des jeunes, in *Des femmes et des hommes : un enjeu pour le social ?* Empan n°65, 2007
- Redjel N., *Rue féminine, rue masculine à Constantine*, communication au colloque *Utopie féministe et expérimentation urbaine*, Tours, mars 2006
- Révenin R., *Géographies de l'homosexualité masculine et de la prostitution masculine : Paris, des années 1870 à la Première Guerre mondiale*, Communication journée doctorale, juin 2007, Bordeaux
- Staszack J.F., Vos problèmes de couple expliqués par la géographie, in *revue Géographie et cultures n°54*, p. 11 à 29, 2005
- Staszack J.F., Collignon B., Chivallon C., Debarbieux B., Généau de Lamarlière I., Hancock C., *Géographies anglo-saxonnes ; tendances contemporaines*, Paris, Belin, 2001
- Touraine A., *Le monde des femmes*, Paris, Fayard, 2006
- Urbain J.D., *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaire*, 1995, payot Paris
- Welzer-Lang D., *Les hommes aussi changent*, Paris, Payot, 2004